

ON S'ABONNE : Cahors, bureau du Journal, chez A. LAYTOU, imprimeur, on en lui adressant franco un mandat sur la poste. PRIX DE L'ABONNEMENT : LOT, AVEYRON, CANTAL, CORRÈZE, DORDOGNE, LOT-ET-GARONNE, TARN-ET-GARONNE : Un an, 20 fr.; Six mois, 14 fr.; Trois mois, 8 fr. AUTRES DÉPARTEMENTS : Un an, 20 fr.; Six mois, 14 fr. L'abonnement part du 1er ou du 16

# JOURNAL DU LOT

## POLITIQUE, LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET COMMERCIAL

PARAISSENT LES MERCREDI ET SAMEDI

PRIX DES INSERTIONS

ANNONCES, 25 centimes la ligne RÉCLAMES, 50 centimes la ligne Les Annonces et Avis sont reçus à Cahors, au bureau du Journal, rue de la Mairie, 6, et se paient d'avance. — Les Lettres ou paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

Cahors, imp. de A. LAYTOU rue de la Mairie, 6.

### CALENDRIER DU LOT

DATE	JOURS	FÊTE	FOIRES	LUNAISONS
21	Jeudi	s. Jeanne.		☽ P. Q. le 3 à 5 h. 5' du mat.
22	Vend.	O de l'Assomp.	St-Céré, St-Germain	☉ P. L. le 9 à 10 h. 2' du soir.
23	Sam.	s. Philippe.		☾ D. Q. le 17, à 9 h. 57' du mat.
24	Dim.	s. Barthélemy.	Prayssac.	☽ N. L. le 25 à 9 h. 49' du mat.
25	Mardi	s. Louis.	Espédaillac.	
26	Lundi	s. Amador.	Martel, Milhac.	
27	Mercr.	s. Joseph.	Cazals, Montcabrier.	

L'abonné pour un an au Journal du Lot a droit à une insertion de 30 lignes d'annonces ou 15 de réclames. Pour six mois, de 12 lignes d'annonces ou 7 de réclames. Cette faveur n'est accordée que pour le département.

M. HAVAS, rue Jean-Jacques-Rousseau, 3, et MM LAFITE-BULLIER et Co. place de la Bourse, 8, sont seuls chargés, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal du Lot.

L'ABONNEMENT SE PAIE D'AVANCE

### SERVICE DES POSTES.

HEURE LEVÉE DE BOÎTE	DÉSIGNATION DES COURS	DISTRIBUTION
7 h. 30' du matin	Paris, Bordeaux, Toulouse	6 h. 30 m. du s.
7 heures du soir	Brives (Gourdon), Montauban, Caussade, Toulouse, Castelnau-Montraterrier	7 h. du m.
10 heures du soir	Figeac (Lalbenque, l'Aveyron), Fumel, Castelfranc, Puy-l'Évêque, Cazals, St-Géry	6 h. 30 m. du s.

L'acceptation du 1er numéro qui suit un abonnement finit est considérée comme un réabonnement. Avis de renvoyer ce numéro, quand on voudra se désabonner.

Cahors, 20 août 1862.

### DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Paris, 20 août 1862.

Le Ministre de l'Intérieur à MM. les Préfets et Sous-Préfets.

L'Empereur et le Prince Impérial ont quitté Saint-Cloud, hier à une heure, pour se rendre au camp de Châlons. L'Impératrice est restée au palais de Saint-Cloud.

S. M. et S. A. I. sont arrivés à 5 heures à la gare de Mourmelon, et ont été reçus par Son Exc. le maréchal Canrobert. S. Exc. le duc de Magenta, a été invité, par l'Empereur, à passer quelques jours auprès de S. M.

### BULLETIN

La réponse de l'Empereur au discours que nous donnons plus loin du marquis de la Havane, appelé à remplacer M. Mon en qualité d'ambassadeur de la reine d'Espagne, à Paris, a produit, à Madrid, une vive sensation. On croit à la possibilité de l'entente des trois puissances sur la question de l'avenir du Mexique.

Des démonstrations Garibaldiennes ont eu lieu sur quelques points du territoire italien. A Naples on avait orné les balcons de nombreux drapeaux. On a crié : Vive Garibaldi ! Vive l'armée ! La tranquillité n'a été rétablie que dans la soirée.

Les pouvoirs politiques de la Sicile viennent d'être concentrés entre les mains du général Cugia. M. le général de Lamarmora est chargé du commandement des provinces napolitaines.

Une nouvelle tentative d'assassinat sur la personne du marquis de Wielopolski, vient d'avoir lieu à Varsovie. L'assassin, Jean Rjosta, lithographe, s'est jeté, avec un poignard à la main, sur le marquis qui était dans sa calèche. Le bras a été détourné et le coup a porté dans la voiture. Répétons que ces lâches moyens, partout désavoués, ne peuvent qu'empêcher la réalisation des diverses réformes et concessions dont le royaume de Pologne est l'objet.

Le sénat de St.-Petersbourg vient néanmoins de décréter l'abolition de toutes les peines corporelles dans l'empire de Russie, dit le Constitutionnel. C'est une mesure à laquelle un souverain généreux, comme l'Empereur Alexandre, s'applaudit et s'honore de pouvoir attacher à son nom.

L'auteur de la tentative d'assassinat sur le Grand-duc Constantin a été condamné à être fusillé.

La Syrie est vivement agitée. Les Bédouins et les Druzes refusent de payer les impôts et ont déjà donné le signal de la révolte. Les nouvelles de Damas, en nous apprenant la gravité de la situation, ajoutent que le gouvernement envoie des troupes dans le Hauran; mais on craint que les communications ne soient interceptées. L'argent manque. On ne paie plus les indemnités dues aux chrétiens.

Les nouvelles d'Amérique n'ont rien d'important, si ce n'est que la guerre de guérillas commence à se faire sur une grande échelle dans certaines contrées.

Le bruit court à Washington que les confédérés évacuent Richmond. Personne n'a ajouté foi à cette nouvelle.

A. LAYTOU.

### Dépêches télégraphiques.

(Agence Havas).

Mostar, 17 août,

Les troupes ont été repoussées avec des pertes sensibles, du côté de la rivière Rjeka. Ils ont continué leur marche. Hier, le général a été vivement blessé à l'épaule.

La princesse douairière de Montenegro, Danilova, s'est rendue de Cattigue à Perasto.

Vienne, 18 août,

Une pluie torrentielle a fait échouer la promenade aux flambeaux qui devait avoir lieu, hier, pour fêter le retour de l'Impératrice.

Naples, 17 août.

Le bruit répandu par quelques journaux que Garibaldi aurait passé le détroit de Messine et se trouverait actuellement en Calabre, est dénué de fondement.

Turin, 17 août.

L'association émanicipatrice a été dissoute par ordre du gouvernement.

Rien de nouveau en Sicile. L'île jouit d'une tranquillité parfaite.

New-York, 7 août.

L'ordre donné par le général Pope à l'armée fédérale de subsister aux dépens des pays occupés a amené un pillage énorme. Le World croit que, si cet ordre n'était pas modifié, l'armée serait désorganisée.

Un corps de mille guérillas a chassé les fédéraux de Newark (Missouri), et s'est emparé des armes et des équipages.

Une autre bande a pris Alexandrie également dans le Missouri.

Un combat a été livré près de Memphis. Les confédérés, sous les ordres de Thompson, ont été battus avec de grandes pertes.

Six mille fédéraux, commandés par Nelson, ont occupé Maeminville.

De grandes quantités de coton ont été brûlées près de Columbia, dans le Tennessee.

Hier, un meeting a eu lieu à Washington, pour la continuation de la guerre. Le président Lincoln, a prononcé un discours dans lequel il a nié l'existence d'un désaccord entre le général Mac-Clellan et le ministre de la guerre Stanton. Le meeting a voté une motion engageant le gouvernement à continuer la guerre vigoureusement, par tous les moyens dont le pays dispose, et approuvant la conscription.

Une vive agitation règne au sujet de la conscription. Un grand nombre de personnes demandent toujours à être exemptées.

Le traité de commerce entre la Turquie et l'Amérique a été publié officiellement. Le tabac et le sel ne pourront être importés en Turquie; mais les américains pourront exporter ces articles de Turquie, sans payer de droits d'exportation.

On croit qu'une attaque par les confédérés est imminente.

Les confédérés ont évacués Corinth et tous les points du voisinage.

La Tribune, de New York, se prononce en faveur d'une alliance avec la Russie, pour l'éventualité d'une attaque dirigée contre l'Amérique par la France et l'Angleterre.

Marseille, 18 août 1862.

Les lettres de Naples disent que Garibaldi marche vers Catane. On croit que des négociations auront lieu avant qu'il soit recouru aux moyens de répression. La police a fait des perquisitions dans les bureaux de trois sociétés : celle du Provedimento, celle du Tir National et celle de l'Unité.

Il a été saisi dans un autre endroit une proclamation de Garibaldi dans laquelle M. Rattazzi est qualifié de rebelle. Les forts de Messine ont été réarmés. Les troupes royales en Sicile recueillent de nombreux volontaires garibaldiens, trop jeunes pour suivre les marches forcées. Les villes traversées par Garibaldi n'offrent que des ressources insuffisantes.

On lit dans le Moniteur du 13 août.

S. Exc. M. le lieutenant général don José Gutierrez de la Concha, marquis de la Havane, a eu l'honneur d'être reçu aujourd'hui par l'Empereur, au palais des Tuileries, en audience publique, et de lui remettre les lettres qui l'accréditent auprès de Sa Majesté Impériale en qualité d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de S. M. la reine des Espagnes.

L'Empereur était entouré de LL. E. Exc. les grands officiers de la couronne et des officiers de service de la maison de Sa Majesté.

S. Exc. le ministre des affaires étrangères assistait à l'audience.

S. Exc. M. le marquis de la Havane a adressé à l'Empereur le discours suivant :

« Sire,

« J'ai l'honneur de remettre à Votre Majesté Impériale les lettres qui m'accréditent comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la reine d'Espagne.

« En me confiant cette mission, la reine m'a chargé d'assurer Votre Majesté de ses sentiments d'affection sincère ainsi que de la sympathie que lui inspire la nation française. Ses sentiments sont partagés par le peuple espagnol, qui, en attendant, ainsi que sa sou-

veraine, l'intérêt que Votre Majesté et le peuple français ont témoigné à plusieurs reprises pour la gloire et la prospérité de l'Espagne.

« La reine, mon auguste souveraine, dont le vif désir est de conserver entre l'Espagne et la France ces relations de confiance réciproque, sera toujours heureuse de voir resserrer les liens qui doivent unir les deux peuples.

« Mon ambition est de parvenir par mon zèle et ma sollicitude dans l'accomplissement de cette haute mission, à mériter la bienveillance et l'estime de Votre Majesté.

« Interprète de ma souveraine, je vous prie, Sire, d'accepter, dans cette occasion, les vœux qu'elle forme pour le bonheur de Votre Majesté, celui de l'Impératrice, du Prince Impérial, et pour la prospérité de la France. »

L'Empereur a répondu :

« Monsieur l'ambassadeur,

« Depuis mon avènement au trône, je n'ai négligé, vous ne l'ignorez pas, aucune occasion de témoigner à la reine d'Espagne ma vive sympathie, comme à la nation espagnole ma profonde estime. J'ai donc été aussi surpris qu'affligé de la divergence d'opinion survenue entre nos deux gouvernements. Quoi qu'il en soit, le choix que vient de faire la reine, pour la représenter, d'un homme si connu par la loyauté et la noblesse de ses sentiments, me fait espérer une appréciation impartiale des événements qui ont eu lieu. Vous trouverez auprès de moi l'accueil dont vous êtes digne. Je vous sais, en effet, animé pour la France des mêmes sentiments que votre prédécesseur, qui a laissé parmi nous les meilleurs souvenirs. J'apprécie, n'en doutez pas, les intentions conciliantes qui vous ont fait accepter une mission dans des circonstances délicates. Il ne dépend que de la reine d'Espagne, vous pouvez en donner l'assurance, d'avoir toujours en moi un allié sincère et de continuer au peuple espagnol un ami loyal qui souhaite sa grandeur et sa prospérité. »

S. Exc. l'ambassadeur d'Espagne a ensuite eu l'honneur d'être reçu par S. M. l'Impératrice.

S. Exc. M. le marquis de la Havane, accompagné des personnes de son ambassade, a été conduit au palais des Tuileries dans des voitures de la cour, et reconduit après l'audience avec le même cérémonial à l'hôtel de l'ambassade.

On nous adresse sur la question du chemin de fer de Marseille à Bordeaux l'article dont nous publions ci-après la première partie.

Nous eussions vivement désiré insérer en son entier, dans le journal de ce jour, et ne point scinder un travail, dont l'objet est palpitant d'intérêt pour notre pays : l'abondance des matières nous fait un devoir d'agir contrairement à nos meilleures intentions. Nous espérons pouvoir en donner, dans le prochain numéro, la suite et la fin.

A. LAYTOU.

### Question du Chemin de fer de Marseille à Bordeaux, par la vallée du Lot.

Au moment où on agit avec un remarquable et louable entraînement les traces de chemins de fer qui doivent donner satisfaction aux départements du Centre, entre autres celui d'un chemin de fer par la vallée de la Dordogne, il est à propos d'examiner l'importance de cette question au point de vue des intérêts généraux, au point de vue relatif des lignes concédées ou en voie de l'être, enfin au point de vue de l'intérêt des populations que ces lignes doivent favoriser. — Une enquête est ouverte devant l'opinion publique : il est du devoir de chacun d'y apporter le tribut de son expérience pratique, le fruit de ses méditations particulières, afin d'éclairer le sujet sous toutes ses faces et d'obtenir, de l'autorité gouvernementale, la solution la plus conforme aux vœux et aux besoins du pays. — Nous voulons accomplir la part qui nous incombe.

Et d'abord, qu'il nous soit permis de le dire, ce n'est pas sans quelque appréhension que nous avons vu paraître une pièce nouvelle dans un débat assez grave déjà, une nouvelle source de complications dans une question aussi complexe. Peut-être eût-il mieux valu, pour faire de semblables démonstrations, attendre le résultat de l'enquête ouverte solennellement à propos de la concession demandée par les deux grandes compagnies rivales du Midi et de l'Est de la France! Peut-être eût-il mieux valu faire taire nos dissidences locales, pour nous unir et nous efforcer d'obtenir, d'abord, une solution d'un intérêt primordial, une solution sans laquelle des projets subsidiaires sont presque destinés à rester lettre-morte!

Cependant, dans le fait, cette question préjudicielle, quoique indécise, est jugée en principe. Dès-lors, que nous

soyons appelés à lire chaque jour des manifestes en faveur de telle ou telle ligne, en faveur d'une direction favorable aux intérêts particuliers de tel ou tel département, il n'y a rien de tel qui doive nous surprendre et nous affliger. Si une première impression fait jaillir en nous une pensée vulgaire : « Chaque saint prêche pour sa paroisse », nous finirons par dire : C'est naturel et c'est légitime! — Nous estimons, pour notre compte, qu'il est toujours opportun, d'une part d'éclairer l'opinion publique sur ses vrais intérêts et de la fixer sur la valeur de ses droits, d'autre part d'appeler l'attention du Gouvernement sur les intérêts des diverses contrées du pays, celle du Chef de l'Etat sur une équitable répartition des avantages sociaux.

Parlons, parlons tous de nos intérêts particuliers; faisons des manifestations imposantes; nos juges seront appelés à prononcer ensuite. Puis, quoiqu'il en soit de nos prétentions diverses, tenez pour certain que ceux qui seront évincés gagneront toujours à ce que justice soit rendue. Là où la vérité se fera jour, il y aura du bien pour les amis de leur pays; de quelque côté que soit la victoire, le succès sera un triomphe pour tous.

Laissons donc la grande question qui a divisé deux puissantes compagnies de chemins de fer et fournit matière à une controverse capable de passionner toutes les provinces méridionales de la France. Cette affaire est élucidée : elle fait l'objet de la plus sérieuse méditation du Gouvernement de l'Etat; elle recevra nécessairement une solution en rapport avec des aspirations dont il est impossible de méconnaître la gravité et le mérite.

Occupons-nous des questions qui sont comme la conséquence obligée d'une solution favorable à nos contrées, et à laquelle les événements ont donné quelques gages de certitude.

Nous avons pensé, jusqu'à ce jour, qu'il y avait en présence, en vue du prolongement de la ligne de Marseille à Rodez, soit que celle-ci fût concédée par la vallée de l'Hérault, soit qu'elle fût pratiquée dans le département du Gard, deux projets seulement. Nous avons cru que ces deux lignes, les plus naturelles comme les plus courtes, étaient : 1° celle qui devait s'embrancher à ou près Saint-Affrique et se diriger par Albi, Gaillac, Montauban, sur Bordeaux; 2° celle qui, de Capdenac, s'engage dans la vallée du Lot jusqu'à Aiguillon, où elle est entée sur la ligne de Bordeaux.

Il en surgit une troisième; étudions-la. — A part les considérations générales que nous nous proposons de faire valoir sur l'opportunité et la valeur intrinsèque de cette entreprise, sur l'intérêt des populations à savoir accepter la préférence que l'Etat, en vue d'une sage et équitable répartition des immunités sociales, croit devoir accorder, — nous allons d'abord traiter une question de chiffres. Nous considérerons ensuite la question des facilités d'installation de la ligne demandée. Point ne sera besoin, après tout, de nous étendre sur les convenances particulières de telle ou telle contrée. — Quelle contrée ne retirerait d'immenses ressources d'une telle faveur? — Les avantages généraux ou particuliers de la compagnie. — Que pourrait perdre la compagnie dans la vallée de la Dordogne qu'elle ne gagnât dans la vallée du Lot?

Nous sommes dans la douloureuse nécessité d'établir un parallèle, de faire éclater une sorte de rivalité entre ces deux dernières lignes, nous le ferons sans faiblesse comme sans passion. Nous respectons les droits de nos voisins, nous réservant de faire valoir les nôtres. —

Certes, nous avons l'espoir que, plus tard, à mesure que les voies ferrées seront répandues, on sentira la nécessité de rattacher au réseau général toutes les localités industrielles, les provinces peuplées et bien dotées par la nature. Pour le moment, il s'agit de compter avec les faits accomplis, avec les besoins les plus urgents; et nous n'hésiterons pas à donner la priorité à la ligne qui avait, depuis longtemps, attiré nos préoccupations et fait, jusqu'ici, l'objet de nos vœux les plus sincères.

A. C.

La suite au prochain numéro.

### Chronique locale.

Notre honorable député, M. le comte Joachim Murat, vient d'être élevé au grade d'Officier de la Légion-d'Honneur.

La nouvelle de cette distinction a été accueillie avec la plus vive satisfaction par nos populations si justement dévouées à M. le comte Murat, dont l'activité et le zèle ne font jamais défaut à la défense des intérêts bien entendus du département qu'il représente au Corps législatif.

Un décret impérial vient de nommer Chevalier de la Légion-d'Honneur M. Caviolle, maire de Cahors.

Quarante-six ans de services médicaux dans les hospices, le lycée, le cours d'accouchement, l'inspection des pharmacies, les épidémies, etc., et trente-deux ans d'un concours aussi actif qu'éclairé, prêté à l'administration municipale de la ville de Cahors, soit comme conseiller municipal, soit comme adjoint, soit comme maire, tels sont les titres qui ont valu à l'honorable M. Caviolle, déjà officier d'Académie, la haute distinction qui vient de lui être accordée.

Cette récompense est réellement méritée, et, en la lui concédant, le Gouvernement a répondu

à un vœu public.

Applaudissons à un tel acte de justice. Nous le devons par reconnaissance : c'est, en effet, à cet administrateur ferme et distingué que la ville doit déjà la préparation et l'adoption du projet du château-d'eau, sa caserne militaire de passage, sa salle d'asile, le creusement d'un second réservoir destiné à prévenir le retour de toute privation d'eau ; c'est à lui qu'elle devra demain la réalisation d'autres projets qui ne contribueront pas moins à son embellissement et à sa prospérité : les quais de ceinture, la halle, les lavoirs publics, etc.

Deux de nos compatriotes, M. Béliben, capitaine au 51<sup>e</sup> de ligne, et M. Bonnet, sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> chasseur d'Afrique, viennent d'être nommés, par décret impérial, du 12 août courant, Chevaliers de la Légion-d'Honneur.

M. Pierre de Combarieu, lieutenant de vaisseau, vient d'être nommé capitaine de frégate.

FÊTE DU 15 AOUT.

De temps immémorial, l'église romaine a choisi le 15 août, pour honorer d'une manière spéciale les vertus, les mérites, les triomphes de la Vierge-mère.

Depuis plus de deux siècles cette fête religieuse est devenue nationale en France. Le fils et le père de nos deux plus grands rois, Louis XIII, ayant consacré sa couronne et son royaume à la mère de Dieu, prescrivit la procession qui a lieu dans toutes les paroisses de l'Empire.

Après notre fameuse tourmente révolutionnaire le premier Consul restaura le culte catholique, son œil d'aigle lui faisant entrevoir qu'il n'y a rien d'aussi grand, vivace et plein de durée que le sentiment religieux. Napoléon nationalisa de nouveau le 15 août, en joignant sa fête à lui, à la fête religieusement populaire. Il comprit que son nom ne s'effacerait jamais de la mémoire du peuple français, tant qu'il serait fêté en même temps que celui de l'auguste reine du ciel et de la terre.

Napoléon III, « obéissant aux traditions de sa dynastie et à ses sentiments intimes, désire qu'en ce jour de glorieux anniversaire, de tous les sanctuaires s'élèvent à la fois des actions de grâce pour la protection éclatante dont la Providence ne cesse de couvrir l'Empire, et des vœux pour la grandeur et la prospérité de la France. » (Circ. min. du 1<sup>er</sup> août).

Par suite de cette haute intention, MM. les fonctionnaires de tous grades, hommes voués par état aux intérêts moraux et matériels du pays, se sont empressés de se rendre aux saints offices du matin et du soir.

La grand-messe a offert un grandiose et imposant spectacle. Au milieu d'un immense concours de peuple, au pied de l'autel de la sagesse incréée, on contemplant avec admiration le sacerdoce, la justice, l'édilité, l'administration centrale, les belles-lettres, la finance, l'épée, le génie civil adressant au ciel une même prière. Quelle gloire, quel honneur pour la religion de voir, dans un moment solennel, ces nobles et grandes choses, bases et couronnements des sociétés, se grouper autour d'elle, et sous son égide, implorer l'assistance divine. Le *Te Deum*, pendant lequel a officié Mgr l'Évêque et le *Domine salvum fac* ont été admirablement exécutés.

La procession, comme d'habitude, s'est montrée recueillie et digne. Enfin, la bénédiction du Saint-Sacrement a clos les cérémonies sacrées de la journée.

L. LABRUNIE, prêtre.

La Fête nationale n'a pas été moins brillante que les cérémonies religieuses. Dès huit heures du matin, les pauvres recevaient, au bureau de bienfaisance de larges secours et bénissaient tout haut le nom de l'Empereur.

Vers onze heures, M. le Préfet, accompagné des autorités civiles et militaires, sortait de la Cathédrale où le *Te Deum* venait d'être chanté, et se rendait sur la promenade Fénélon. Les troupes de la garnison, les gendarmes et la compagnie des sapeurs-pompiers, sous les armes, et alignés dans une des allées du Cours, ont été passées en revue par le premier magistrat du département. Ces divers corps, ont défilé ensuite, aux cris de : *Vive l'Empereur !*

Une population nombreuse assistait à la revue.

À la nuit, les édifices publics ont été illuminés. L'hôtel de la Préfecture, la Mairie, la Recette générale présentaient le plus charmant coup-d'œil.

À huit heures, la foule se pressait sur les Quais de la ville pour voir tirer le feu d'artifice et entendre les chants joyeux de l'Orphéon de Cahors, placé, par les soins de la municipalité, sur un radeau établi au milieu de la rivière, à côté de l'ancien pont Notre-Dame.

À dix heures, les promeneurs quittant les

Quais, venaient applaudir, sur la place d'armes, la société chorale qui chantait sur la terrasse du Lycée.

Durant toute la fête, l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner.

Les nouvelles que nous recevons des divers points du département, nous informent que la fête du 15 août a été célébrée partout avec un éclat inaccoutumé.

À Cazals, à Montcuq, à Gourdon, à Figeac, à Catus, la population rivalisait de zèle avec la municipalité. Bal, illuminations, feux d'artifice, rien n'avait été épargné pour célébrer dignement la fête nationale.

Le bureau du Conseil général du Lot est ainsi composé :

Président, S. Exc. M. le maréchal Canrobert ; vice-présidents, M. Deltheil, député, et M. le comte Joachim Murat, député, secrétaire, M. Besse de Laromiguière, vice-président du tribunal civil de Cahors.

L'Administration a adressé des éloges au sieur Bras (Jean), pêcheur, de Larroque-des-Arcs, pour avoir sauvé, dans la matinée du 27 juillet 1862, un homme qui était en danger de se noyer dans la rivière du Lot.

L'Administration a adressé des éloges au sieur Castanet (Jean), de Lachapelle-Auzac, et à la nommée Marie Brugière, de Souillac, à raison du courage et du dévouement dont ils ont fait preuve à l'occasion d'un incendie qui a eu lieu à Souillac, dans la nuit du 4 au 5 juillet 1862.

Un secours de 100 fr. vient d'être accordé, au nom de l'Empereur, à chacun des parents des enfants nés le 16 mars 1856, dont les noms suivent :

Au sieur Bonnet (Jean-Baptiste), cultivateur, de Lamativie ;  
Au sieur Iragne (François), pêcheur, à Pinsac ;  
Au sieur Mazet (Pierre), cantonnier, à Fourmagnac.

L'Administration a adressé des éloges au sieur Delpech (Étienne), de Martel, à raison du courage et de dévouement dont il a fait preuve, dans la nuit du 4 au 5 juillet, à l'occasion de l'incendie qui s'est déclaré à la maison Iscard, à Souillac, où il était de passage.

M. le général Marulaz est arrivé lundi soir à Cahors, pour inspecter le bataillon du 80<sup>e</sup> en résidence dans cette ville. L'inspection a eu lieu hier matin. — Le général a quitté la ville hier soir.

Les épreuves écrites pour le concours d'admission à l'École impériale spéciale militaire en 1862, se continueront dans le Lot, à dater du 16 septembre. — La même opération aura lieu le même jour, pour le concours d'admission à l'École polytechnique.

Ce matin, vers sept heures, un feu de cheminée s'est déclaré à la maison de la veuve Miquel, située dans le quartier St.-James. Grâce aux secours prompts et intelligents qui ont été donnés par les habitants de ce quartier, le feu n'a causé aucun dommage sérieux à la maison de la veuve Miquel.

Lundi soir, à la nouvelle de la décoration de son grand-patron, M. Caviolle, l'orphéon de Cahors, suivi d'une population nombreuse, se rendit chez M. le Maire où il exécuta, avec beaucoup d'ensemble, ses plus beaux morceaux. M. Caviolle, sensible à cette démonstration flatteuse, adressa aux orphéonistes quelques paroles bien senties qui furent couvertes par les applaudissements de la foule et les cris répétés de : *Vive M. le Maire !*

Dimanche dernier, dans un des quartiers de notre ville, un jeune homme s'amusa à brûler de la poudre qu'il répandait d'abord sur le carré de sa chambre. On avait confié à sa surveillance un enfant de 2 ans qu'il laissait s'amuser sous une table. Cet enfant quitta tout-à-coup le lieu de ses ébats pour s'approcher de son imprudent Mentor, et arriva auprès de lui auprès de lui au moment même où ce dernier mettait le feu à la poudre qu'il venait de répandre. Le pauvre enfant a reçu toute la flamme en pleine figure, et a été horriblement brûlé. On espère pourtant que cet accident n'aura pas des suites très-fâcheuses.

On nous écrit de Pern :  
La foire de Pern qui s'est tenue le 16 du

courant a été très-belle. Les bestiaux de toute espèce y étaient en grand nombre.

Les marchés n'ont commencé qu'après la bénédiction du bétail, qui a eu lieu après la messe, vers onze heures du matin. Ils ont été très-animés pendant tout le reste de la journée.

Beaucoup de marchands étrangers qui s'étaient rendus à la foire ont acheté bon nombre de pores, de hœufs, de brebis etc.

On nous écrit de Vayrac.

Nos récoltes, qu'une longue sécheresse avait rendues languissantes, viennent enfin de reprendre un peu de vigueur.

La pluie, tombée ses jours derniers, leur a été très-salutaire. Malgré cela, les espérances que nous avions conçues, pour la vigne surtout, lors de la floraison, seroient loin de se réaliser. La maladie ou la sécheresse lui ont fait un mal considérable ; aussi le vin a-t-il augmenté de prix. On le paie aujourd'hui 30 et 32 francs l'hectolitre. — Le chanvre, qu'on vient d'arracher, et qui fait en partie notre récolte d'été, est très-beau.

La pluie n'est pas tombée en suffisante quantité pour donner une assez grande humidité aux prairies qui sont encore crevassées en beaucoup d'endroits ; mais elle est venue bien à propos pour favoriser la naissance de la récolte des raves.

La foire de Vayrac, 17 août, a été assez active pour la vente de toute espèce de bétail ; la laine en suint, s'est vendue, prix moyen, 1 fr. 80 c. le kil. Le blé-froment a atteint 24 fr. l'hectolitre.

On nous écrit de Cazals :

Dimanche dernier avait lieu à Cassagnes une touchante cérémonie. Il s'agissait de la bénédiction d'une cloche nouvellement acquise par cette paroisse. Toute la population des communes voisines était accourue. L'église de Cassagnes était trop petite pour contenir les fidèles. M. l'abbé Solinhac avait été délégué pour la bénédiction. Après les vêpres, ce digne prêtre est monté en chaire et a adressé aux assistants quelques paroles d'édification bien adaptées à la circonstance.

L'orateur a établi que « la cloche était un signe de catholicité, qu'elle n'existe pas dans le protestantisme et que les infidèles n'en font usage que depuis leur conversion.

» C'est au gouvernement impérial de la France, a dit M. Solinhac en finissant, que tous les peuples orientaux doivent leur délivrance de la tyrannie et la liberté du culte catholique. Qu'un hymne de bénédiction et de louanges soit à jamais consacré à l'auteur d'un si grand bienfait. »

Le sermon terminé, le prêtre, revêtu de ses ornements sacerdotaux, s'est rendu au piedestal de la grande croix de fer, sur lequel la cloche avait été placée, et là, au milieu d'un grand concours de peuple, il a procédé à la bénédiction du nouvel ornement de l'église de Cassagnes.

Caussade, 10 août.

La voiture qui fait le service entre Toulouse et Cahors, a versé hier, à deux heures, sur le trottoir de la rue des Récolets. Les onze voyageurs qu'elle renfermait en ont été quittes pour la peur, sauf un seul, M. Prat, notaire à Gourdon (Lot), qui a été légèrement contusionné. Après un quart d'heure d'attente, la voiture a pu continuer sa route avec les voyageurs, après avoir remplacé le timon brisé.

Un embarras de charrette a été cause de cet accident, qui aurait pu avoir des suites sérieuses.

Journal de Tarn-et-Garonne.

Théâtre de Cahors.

M. Puget, dont nous avons annoncé l'arrivée, a paru, dimanche dernier, sur notre scène, dans le rôle d'Edgard de Lucie de Lamermoor. Décrire tout l'enthousiasme que ce brillant artiste a excité parmi les spectateurs, serait une chose bien difficile, sinon impossible. Le public cadurcien, habitué à ne voir à son théâtre que des artistes d'un ordre bien inférieur, a été, on peut le dire, électrisé, à l'apparition de l'artiste parisien. Tout d'abord, le port superbe, la grâce parfaite de M. Puget ont su captiver l'auditoire, et ses premiers gestes, ses premières notes ont été accueillies par d'unanimes applaudissements. La satisfaction des spectateurs a bientôt fait place au plus vif enthousiasme, enthousiasme, selon nous, bien légitime. A la fin du second acte, après la scène de l'anathème que nul artiste ne peut mieux rendre que M. Puget, la salle a failli couler sous les applaudissements, et spontanément toutes les bouches ont redemandé l'artiste. Cette ovation, bien méritée, s'est encore renouvelée à la fin de la pièce.

Comédien hors ligne, doué d'une voix sympathique et très étendue, M. Puget soutient encore très-bien la réputation qu'il se fit dès

son début. Le fameux Duprez disait un jour : « Je n'ai dans le rôle d'Edgard d'autre rival que Puget. » Nous croyons véritablement que le jugement du célèbre ténor eût été le même s'il avait assisté à la représentation de dimanche.

M<sup>me</sup> Delly, MM. St.-Charles et Lamy ont parfaitement secondé M. Puget, M. St.-Charles surtout a été fort bien dans le rôle important d'Asthon. Le duo : *Soleils sur l'arène* a été admirablement enlevé par les deux artistes.

M. Puget, aussi galant homme que grand comédien, a rendu un sincère hommage au talent de M. St.-Charles. Les spectateurs, dans le feu de leur enthousiasme, n'avaient des yeux que pour l'artiste parisien, et le rappelaient seul. M. Puget a voulu associer M. St.-Charles à son triomphe.

La seule chose à regretter, c'est que le nombre des spectateurs ne fût pas plus considérable. Les dames surtout manquaient. Nous aimons à croire qu'il n'en sera plus de même désormais et que si le Directeur s'impose des sacrifices le public saura les reconnaître.

M. Puget remplira, jeudi, le rôle de *Lorédan d'Haydée*, rôle qui lui a valu les plus grands succès à l'Opéra comique de Paris. La salle sera comble.

CAISSE D'ÉPARGNE DE CAHORS.

Séance du 17 août 1862.

6 Versements dont 4 nouveaux.... 1,042<sup>fr</sup> »  
8 Remboursements dont 4 pour solde. 2,530 58

TAXE DU PAIN. — 25 juin 1862.

1<sup>re</sup> qualité 37 c., 2<sup>e</sup> qualité 34 c., 3<sup>e</sup> qualité 32 c.

TAXE DE LA VIANDE. — 12 mars 1862.

Bœuf : 1<sup>re</sup> catégorie, 1<sup>fr</sup> 45<sup>c</sup> ; 2<sup>e</sup> catégorie, 1<sup>fr</sup> 05<sup>c</sup>.  
Taureau ou Vache : 1<sup>re</sup> catég., 95<sup>c</sup> ; 2<sup>e</sup> catég., 85<sup>c</sup>.  
Veau : 1<sup>re</sup> catégorie, 1<sup>fr</sup> 30<sup>c</sup> ; 2<sup>e</sup> catégorie, 1<sup>fr</sup> 20<sup>c</sup>.  
Mouton : 1<sup>re</sup> catégorie, 1<sup>fr</sup> 25<sup>c</sup> ; 2<sup>e</sup> catégorie 1<sup>fr</sup> 15<sup>c</sup>.  
Pour la chronique locale : A. LAYTOU.

LYCÉE IMPÉRIAL DE CAHORS.

DISTRIBUTION DES PRIX.

DISCOURS de M. Halberg, professeur de Rhétorique au Lycée de Cahors.

RÔLE DU SENTIMENT DE LA NATURE DANS L'ÉDUCATION CLASSIQUE.

Chers Elèves,

Au moment où la joie brille dans tous les regards, où l'impatience se lit sur tous les visages, je serais mal venu de retarder l'heure de votre liberté pour vous faire ici une dernière leçon et vous infliger pour ainsi dire une dernière retenue. Mais, avant de nous séparer, vous m'accorderez bien un petit quart d'heure d'attention pour que je puisse vous dire, au nom de vos maîtres, au nom du lycée, comment nous désirons que vous profitiez de vos vacances, comment ces vacances, après lesquelles vous soupirez, peuvent être pour vous le complément et le développement de vos études classiques.

Nous concevons votre impatience, et personne de nous ne songe à la blâmer : — nous avons été élèves comme vous, — j'en connais parmi nous qui l'étaient encore, il n'y a pas bien longtemps. Il vous tarde de sortir enfin de cette enceinte, de retourner dans vos familles ; et de jouir pendant deux mois, trop courts, hélas, de tous les plaisirs de la campagne : — peut-être même quelques-uns, dont l'imagination est plus pressée ou la patience plus fatiguée, se plaignent-ils en secret du retard que nous apportons à leurs plaisirs en venant couronner leurs travaux.

Eh bien ! vos maîtres sont trop justes pour condamner ce sentiment : l'Université, qui vous donne des vacances, ne peut trouver mauvais que vous les aimiez, et elle vous recommande d'en jouir, à la condition d'en profiter. Nous désirons que vous passiez ces deux mois à courir par monts et par vaux, à donner un libre essor à votre goût pour la nature : ne ménagez pas vos jambes, — votre tête s'en portera mieux à la rentrée. Si vous avez des instincts belliqueux, mettez la gibecière sur le dos.

Et d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair. Allez faire la guerre aux habitants de l'air, —

et à ceux de la plaine. Ceux qui aiment les plaisirs tranquilles et la rêverie, peuvent trouver dans la pêche, dans ce désœuvrement occupé, une source de jouissances et de méditations. Mais quels que soient vos goûts et vos penchants, nous vous disons aujourd'hui : Donnez-leur à tous un libre cours.

Et à ce compte, nous vous avons préparé toute l'année à bien jouir des vacances ; vos études classiques vous ont appris d'avance à aimer la nature, et c'est pendant ces deux mois que vous allez mettre en pratique les leçons de vos maîtres, je veux dire de tous ces grands écrivains dont nous ne sommes que les modestes interprètes, et auquel revient tout l'honneur de votre éducation.

Tous les grands esprits ont aimé la nature : c'est en elle qu'ils ont trouvé leurs plus vrais plaisirs, comme c'est en elle aussi qu'ils ont puisé leurs plus belles inspirations. Le goût de la campagne, le sentiment de la nature est la marque d'une âme délicate en même temps que forte, il ramène l'esprit aux grandes idées et retrempe l'imagination à la source même de l'éternelle beauté. L'homme qui admire et qui aime la pure et majestueuse simplicité de l'œuvre du Créateur, s'élève au-dessus des passions et des intérêts de la foule, et ne connaît pas les faiblesses ni les erreurs du vulgaire : l'écolier qui apprend des grands modèles à aimer et à admirer comme eux la nature, atteint presque à leur niveau, par la dignité du caractère, et devient réellement homme avant l'âge par la force d'âme et la grandeur des sentiments. Il comprendra mieux ses devoirs de fils et de jeune homme, d'élève et de chrétien, comme il comprendra mieux aussi la pensée des grands écrivains, la poésie de ses livres et le but de leurs enseignements. Au collège, il amassera des trésors de

connaissances, d'idées et de sentiments de toute sorte : à la campagne, il les entretient, il les consolidera, il les augmentera par sa propre expérience. Au collège, il aura entendu les accents harmonieux des poètes : à la campagne, il se les rappellera pour les admirer mieux que jamais, pour en reconnaître la vérité : il chantera même avec eux, et entendra dans son âme les douces mélodies de la poésie naissante.

Je sais bien qu'on se moque parfois de nos poètes et de leur belle nature : les mathématiciens ont passé par là ! Dans notre siècle positif, un ruisseau qui murmure n'a d'autre mérite que de pousser la roue d'un moulin : les vertes prairies sont excellentes pour engraisser les vaches normandes : les bois touffus, — on n'en a plus guères, — et si quelque Tytère, s'endort encore à l'ombre d'un vieux hêtre, c'est pour rêver à la cherté des vivres plutôt qu'aux charmes de la belle Amarillys.

Les bergers de Florian vous paraissent ridicules, et à bon droit : mais si nous condamnons les mauvaises pastorales du 18<sup>e</sup> siècle, c'est au nom de la nature elle-même, qu'elles ont faussée et indignement déguisée. La nature est assez grande et assez belle pour n'avoir pas besoin de nos ornements : qu'on nous la montre et qu'on nous la fasse aimer dans toute sa vérité les rubans roses lui vont mal : Sa jeune parure de vie et de santé est la seule qui lui convienne ; elle a sur le front une couronne de fleurs naturelle, qui ne se fane jamais et que Dieu lui-même a tressée.

C'est cette nature là que nos grands poètes ont chantée, que tous les écrivains distingués, tous les hommes de génie ou de cœur ont décrite ou aimée : c'est elle qui respire dans toutes leurs œuvres ; c'est elle que nous avons tâché de vous faire aimer de loin, en attendant que vous puissiez la voir et l'admirer de plus près. Nous ne serions pas arrivés à notre but si nous nous avions préparé au désenchantement pour le jour où vous sortiriez du collège, où vous foulerez enfin en liberté le sol qui vous nourrit, où vous respirerez à pleins poumons l'air salubre de vos montagnes.

Si Virgile ou Lafontaine nous avaient parlé dans leurs vers, de prairies toujours en fleurs, de bois touffus toujours verdoyants, de brébis toujours bien blanches et bien frisées, vous seriez cruellement déçus dans la suite, et vous nous accuseriez à juste titre, nous et nos poètes, d'avoir abusé de votre candeur et de votre ignorance. Vous seriez étonnés, indignés, de voir les feuilles jaunir et tomber en automne ; vous vous détourneriez avec dégoût de ces moutons souvent peu propres et mal vêtus qui paissent dans nos prairies ; vous seriez épouvantés à l'aspect de ces millions de petites bêtes et d'insectes qui peuplent les gazons fleuris et qui rendent parfois dangereux le plaisir de s'y asseoir.

Vous trouveriez aussi que les habitants de la campagne ne sont pas aussi poétiques que vous vous le figuriez, et que les bergères de votre temps laissent souvent à désirer pour l'élégance et même la propreté.

Mais, vous le savez, chers élèves, la poésie ne consiste pas à dénaturer les objets : elle peut les relever, les orner et les embellir, mais jamais les écarter de leur véritable forme ni de leur but. La suprême poésie est dans suprême vérité : c'est dans la connaissance exacte de tous les phénomènes que le sentiment de la nature trouve son point de départ, son centre et son appui. Et ne l'avez-vous pas éprouvé déjà par vous-mêmes ? Dans les exercices que nous vous demandons, et où l'imagination doit jouer un rôle, l'avantage n'est-il pas toujours à ceux qui, à l'habileté du style, joignent la connaissance du sujet ? Que serait votre imagination sans les données que lui fournit l'expérience ? Quelques uns d'entre vous se risquent dans la poésie française ; ils s'en cachent, et ils font bien : mais dans ces timides essais, que chantent-ils, ou que prétendent-ils chanter ? leurs impressions, leurs souvenirs, leurs espérances ; c'est le cœur qui a parlé ; leur poésie est dans la vérité de leurs sentiments. Eh ! croyez-vous qu'il en ait été autrement pour des hommes qui avaient l'âme plus sensible aux belles choses et plus riche d'impressions que la vôtre ? Croyez-vous que ces poètes, dont la postérité relira toujours les œuvres, ont chanté une nature qu'ils ne connaissaient pas, et qui n'était pas la nature réelle ?

Ce n'est pas à dire que la poésie prenne les objets tels qu'ils existent, en leur entier dans leurs moindres détails, pour les décrire avec l'exactitude de la botanique ou de l'anatomie : non ; elle n'atteindrait alors que notre intelligence, au lieu de toucher notre cœur. Elle ne se trouve pas dans la loupe ni dans le scalpel, mais dans notre âme, à nous : c'est en donnant la vie à tous les objets, en animant la nature entière, en lui prêtant nos sentiments, nos affections, et jusqu'à nos passions et à nos idées que les grands poètes savent nous la faire aimer, avant même que nous la connaissions tout entière. Au moment où l'enfant vient de naître, tout ce qui l'entoure se présente confusément à sa vue : il ne distingue rien : c'est à peu près seulement que ses yeux s'habituent à voir, à observer séparément chaque objet, à en étudier les contours, à en admirer les formes et la beauté. Notre âme est ainsi faite : au commencement de la vie, de notre vie intellectuelle, elle ne peut distinguer encore ni admirer séparément toutes les beautés qui s'offrent à sa contemplation ; la nature entière est pour elle un tableau riant, mais confus, où toutes les images se mêlent et s'effacent ; il faut que les objets se détachent les uns des autres, et que son attention se porte sur chacun d'eux à son tour. Eh bien ! ce sont vos maîtres et les miens, ce sont les poètes et les écrivains de génie, les chantres de la nature, qui font ainsi l'éducation de notre âme, qui attirent notre attention sur chacune de ces beautés, qui nous dressent pour ainsi dire à l'intelligence et à l'admiration de ces splendeurs. Et alors ce sentiment de joie, d'amour et d'admiration qui se répand dans tout notre être, qui élève l'âme, qui agrandit nos facultés, cherche à se manifester au dehors, à se produire tout autour de nous ; il nous fait le grand air pour étendre le champ de nos observations et de notre admiration : après avoir aimé la nature dans les livres, nous l'aimons encore plus dans la réalité ; mais nous gardons toujours un souvenir plein de reconnaissance et d'affection à ces maîtres qui nous ont conduit vers la source de tant de jouissances, et nos réminiscences classiques viennent nous charmer au milieu de nos excursions champêtres, au moment de tirer un lièvre ou de pêcher un goujon.

Je crois, chers élèves, n'avoir rien dit qui vous soit inconnu ni qui puisse vous paraître surprenant. Comme nous, vous avez reçu ou vous recevez pendant l'année classique les leçons de la poésie : et c'est

pendant les vacances que vous pouvez les mettre à profit, donner l'essor à ce sentiment de la nature, et nourrir votre âme de cette contemplation féconde que les grands maîtres vous ont recommandée. Munis des préceptes ou plutôt de l'exemple des poètes, vous vous retrouverez partout en pays de connaissance : vos souvenirs classiques ne vous apparaîtront plus avec leur cortège de penchants, mais jeunes, gais et riant, sous leur véritable aspect, avec leur parfum de poésie et la fraîcheur de vos dix-huit ans. La vie active que vous mènerez, vous donnera, si vous le voulez bien, l'intelligence de tous les mystères de poésie et de beauté qui vous ont été décrits, mais non pas encore expliqués jusqu'ici. Car le poète peut bien vous dire, en termes harmonieux, ce qu'il a éprouvé lui-même : mais c'est à vous de l'éprouver après lui, de contrôler son sentiment par le vôtre, de percevoir, d'admirer et d'aimer comme il l'a fait lui-même.

Alors notre but sera vraiment atteint : votre éducation classique sera complète. D'écoliers que vous étiez, vous deviendrez des hommes et le livre de la vie commencera enfin à s'ouvrir pour vous.

Je voudrais que l'âge et l'expérience pussent donner un peu plus d'autorité à ma parole, pour vous dire, chers élèves, combien la plupart d'entre vous s'exposent à faire fausse route en s'écartant de ces conseils dictés par les plus grands esprits et consacrés par les plus grands exemples. On se figure, à quinze ou seize ans, être arrivé à l'âge viril, à la science parfaite et à la complète maturité de la raison, parce qu'on ne s'étonne plus de rien, que l'on s'interdit les émotions du cœur et de l'intelligence, que l'on ne veut plus rien admirer, que l'on se donne enfin l'air blasé, passez-moi l'expression, et que, à l'âge où la foi est une jouissance comme un devoir, on est arrivé au scepticisme, et la négation irréfléchie de tout ce que nos pères regardent comme grand, noble et sacré.

L'admiration vous pèse, et je sais plus d'un jeune rhétoricien qui croirait s'humilier ou passer pour pédant s'il laissait jamais paraître quelque émotion et manifestait le moindre enthousiasme. Et je le dis pour moi comme pour vous : tous nous avons eu à un certain âge cette faiblesse, permettez-moi de le dire, le ridicule : beaucoup le regrette dans la suite, et retourne avec volupté à l'admiration, comme à une source féconde et divine ; quelques-uns ne s'aperçoivent de l'erreur que quand il n'est plus temps de la réparer, quand le cœur s'est desséché, qu'il ne peut plus s'ouvrir à aucune sainte affection, et que l'intelligence, elle aussi, demeure à jamais fermée au sentiment du beau et du bien. Croyez en les maîtres de la pensée : l'admiration est un sentiment fécond et vivifiant, qui élève et fortifie l'âme : et ce sentiment ne subsiste que dans les âmes d'élite. Entretenez-le donc précieusement et nourrissez, au grand jour et sans fausse honte, ce sentiment si naturel à votre âge.

Ne craignez point de paraître naïfs et candides : la candeur et la naïveté sont vos plus belles vertus, et vos aînés regrettent de les avoir déjà perdues.

Eh bien ! c'est en vivant dans la nature avec les dispositions que nous avons tâché de vous inculquer, c'est en pratiquant au milieu des campagnes et pendant ces vacances les leçons des grands génies anciens et modernes, que vous développerez en vous le sentiment du beau, l'admiration et l'amour des grandes choses : et, par un juste retour, votre intelligence trouvera dans ce sentiment de la nature qui vous aura été inspiré, par l'éducation classique de nouvelles ressources pour ses conceptions et ses travaux. Les grandes pensées viennent du cœur, a dit un moraliste : Développez donc pendant ces deux mois tous les sentiments de votre cœur, et vous reviendrez ensuite, les uns au lycée, les autres au monde et aux affaires, avec de grandes, de fortes et de généreuses pensées.

C'est là le dernier devoir que nous vous donnons pour cette année classique, c'est là votre devoir de vacance : courez les champs, exercez-vous à aimer la nature, et songez parfois à ceux qui l'ont aimée et chantée avant vous.

Discours de M. Laprade, proviseur.

Messieurs,

En prenant, pour la première fois, la parole devant cet imposant auditoire, je n'ai d'autre intention que celle d'adresser à nos élèves une modeste allocution.

L'orateur distingué que vous venez d'entendre a rempli le rôle principal ; le mien n'est ici que secondaire. Je dois me renfermer dans les limites qu'il me prescrit, car le but de cette réunion est de célébrer une fête de famille où ma tâche naturelle est de me borner à donner quelques conseils à la studieuse jeunesse, objet de cette solennité.

Une voix plus autorisée que la mienne aurait pu s'élever dans cette enceinte, aussi, n'est-ce pas sans quelque défiance de mes forces que j'ai accepté de parler devant un public aussi éclairé.

Je me suis cependant senti rassuré par la pensée que l'indulgence est inséparable des lumières.

Permettez donc, Messieurs, que, sans m'arrêter à d'autres considérations, je remplisse, dans cette dernière réunion de l'année, un devoir bien cher à mon cœur.

Néanmoins, avant de m'occuper de ces enfants, légitime espoir du pays, je dois des remerciements aux personnes qui composent cette assemblée choisie.

Un tel hommage leur est dû, à plus d'un titre, et je me sens pressé de le leur rendre dans une circonstance où nous trouvons ici réuni ce que la religion, la morale et le savoir comptent de plus marquant dans la contrée.

En effet, Messieurs, à côté de l'honorable président de cette cérémonie, digne mandataire du pouvoir, premier magistrat de ce département dont il est l'organe et le soutien, ne voyons nous pas l'élite de la société ? Clergé, magistrature, administrations, enseignement, armée, rien ne fait défaut. Il ne manque à cet ensemble de notabilités que le chef éminent de cette Académie, retenu ailleurs par d'impérieux devoirs, encore est-il ici présent par la pensée.

Concours bien flatteur, sans doute, pour notre Lycée, mais qui n'a rien d'étonnant pour nous qui pensons qu'on ne saurait donner trop de marques de sympathie, trop d'encouragement aux efforts heureux du jeune âge. Ces succès, en effet, tout modestes qu'ils sont, valent bien la peine que la force vive de la société leur accorde ses applaudissements et ses éloges.

Vous les méritez ces témoignages de haute satisfaction, élèves de ce Lycée, vous qui, durant le cours d'une année entière, avez fait de généreux efforts, vous dont la conduite a été bonne, vous enfin qui avez su remporter ces palmes dues au mérite.

Oui, je le dis hautement : nous avons été contents de vous, j'en prends à témoin ceux qui vous ont dirigés et principalement notre digne Inspecteur dont le dévouement et le savoir vous ont si sagement guidés, aussi recueillez-vous aujourd'hui le fruit de ses conseils et de vos travaux. Le prix d'honneur remporté par vous, au concours général, entre les cinq Lycées de l'Académie, d'autres succès encore non moins brillants, obtenus dans cette grande lutte, sont plus que suffisants pour justifier l'étendue de nos éloges.

Oui, chers élèves, vous avez bien mérité du Lycée.

Mais ces efforts du passé, quelque généreux qu'ils aient été, seraient insuffisants, sachez le bien, s'ils ne se continuaient jusqu'au bout de la carrière, si enfin vous n'étiez constamment animés de ce noble sentiment qu'on appelle l'amour de l'étude.

L'amour de l'étude, ces mots ont fréquemment retenti à vos oreilles, jeunes élèves, en avez-vous cependant bien compris tout le sens et toute la portée ? L'amour de l'étude est ce qui doit faire de vous des hommes, et décider de votre avenir.

Que serions-nous, je vous le demande, sans l'étude ? Les vains jouets de l'erreur, du mensonge et des préjugés. N'est-ce pas elle, en effet, qui dissipant les ténèbres de notre ignorance, ouvre nos yeux à la lumière, éclaire notre raison, rectifie nos jugements, et nous montre la vérité dans tout son jour ? N'est-ce pas elle encore qui, nous façonnant à l'ordre et la méthode, donne du nerf à nos pensées, de la justesse à nos raisonnements ? N'est-ce pas elle enfin qui nous offre pour modèles les hommes les plus éclairés et les plus sages de l'antiquité, ces hommes qu'on peut, à juste titre, appeler, avec Sénèque, les maîtres et les précepteurs du genre humain ? En nous prêtant leur discernement et leur pénétration, elle nous fait marcher, à la lueur du magique flambeau dont ils éclairent nos pas. Ces écrivains deviennent ainsi pour nous des guides d'autant plus sûrs et plus fidèles qu'après avoir passé par le rigoureux examen de tant de siècles et de tant de peuples, qu'après avoir survécu à la ruine de tant d'empires, ils ont mérité, par un suffrage unanime, d'être, pour les âges suivants, les arbitres souverains de l'art d'écrire et du bon goût.

L'amour de l'étude, qui inspire naturellement l'amour du devoir, est par conséquent le plus puissant mobile de l'esprit humain, il est pour l'intelligence ce qu'est pour la matière le levier d'Archimède, avec lui, en prenant pour point d'appui la sagesse, rien d'impossible, témoin les hommes célèbres qui ont légué leur nom à la postérité, témoin surtout les nations qui ont porté si haut leur gloire et leur prospérité.

Demandez à la Grèce, qui n'est qu'un point dans l'espace, et voyez Athènes, qui n'est elle-même qu'un atome sur cette terre de prédilection et de prodiges, où n'entendit-elle pas cependant sa renommée ? En portant ses connaissances à leur perfection, elle porta à son comble sa propre gloire. La même école, en effet, forma des hommes rares en tout genre : grands orateurs, fameux capitaines, sages législateurs, habiles politiques, tout sortit à flots de cette source intarissable et féconde par l'amour de l'étude. De là ce héros caractère, de là ce dévouement obstiné d'un peuple, veillant dans l'orgueil de sa force, au maintien de ses droits et de sa nationalité.

Voyez encore Rome, devenue maîtresse du monde par ses victoires, elle en devint, par les productions de l'esprit, le modèle et l'admiration. Elle s'acquit sur les peuples, soumis à son empire, cette supériorité intellectuelle et morale, qui est la seule vraie supériorité, car, que devient à côté d'elle, celle des armes et des conquêtes ?

Et, sans parler de tant d'autres, jeunes élèves, voyez la France, n'est-elle pas le point central autour duquel tourne tout le système social de l'Europe ? A mesure qu'un état s'élève sur l'horizon politique, ne vient-il pas prendre sa place auprès d'elle et rendre hommage à la suzeraineté de ses mœurs, de ses exemples, de sa littérature et de sa langue ?

A quoi doit-elle ces avantages, à quoi doit-elle surtout, si ce n'est à l'amour du devoir, fruit de l'étude bien comprise, de faire respecter son nom jusqu'aux extrémités du monde, de triompher partout, et ce qui est plus glorieux encore, de marcher, sans rivale, à la tête de la civilisation.

C'est, en effet, aux sources sacrées de l'étude que l'esprit puise le sentiment du beau, le sentiment du vrai et les connaissances sublimes qui font sa force et sa grandeur. Abreuvé de ces eaux salutaires, il se développe et grandit avec les grands hommes dont il étudie les œuvres. Il se pique, par une noble émulation, d'atteindre à leur gloire, il oublie sa propre faiblesse, il se fortifie à leur contact et se met, en quelque sorte, au niveau de leur chef-d'œuvre dont il s'approprie l'art et les secrets.

Puisqu'il peut en être ainsi de nous, jeunes élèves, grâce à l'époque éminemment scientifique et littéraire où nous vivons, grâce surtout au génie tutélaire de la France, à notre auguste Empereur, protecteur des lettres, et à la puissante impulsion donnée aux arts libéraux par l'éminent ministre qui nous dirige, ce ne sera pas en vain que les écrivains célèbres de l'antiquité nous auront légué leurs inspirations, nous savourerons cette divine ambrosie, ce ne sera pas en vain que Moïse aura puisé même au sein de l'Eternel les événements qu'il raconte ; ils laisseront dans notre esprit une trace aussi durable que lumineuse. Nous assisterons avec ce législateur du peuple de Dieu à la naissance et aux premiers âges du monde. Sa voix retentira parmi nous comme une céleste grandeur, à travers des milliers de siècles, et, lorsqu'elle frappera nos oreilles, les temps s'écouleront, entraînant avec eux comme un torrent d'harmonie où des voix toujours plus nombreuses se mêleront sans se confondre, où se réuniront les cris sublimes d'un Homère, les incomparables soupirs des Virgile et des Racine, les foudres des Démosthène et des Bossuet. Toutes les leçons et toutes les expériences seront ainsi notre propriété, nous aurons la jeunesse en partage ; et la maturité de la vieillesse s'y joindra pour s'enrichir de ses trésors. La véritable antiquité ne sera plus où la mettent les hommes, elle résidera parmi nous plus avancés dans la carrière de la civilisation et de la science, plus favorisés, sinon de l'instinct des arts, du moins de leurs inimitables chefs-d'œuvre.

Vous le voyez, jeunes élèves, l'amour de l'étude nous rends contemporains de tous les âges, nous assimile leurs idées, nous dote de leurs découvertes, nous enrichit de leurs progrès ; en un mot, la voix du présent est pour nous l'écho du passé.

Mais ces avantages, quelques désirables qu'ils soient, ne seraient, pour prix de tant d'efforts, qu'une faible compensation, s'ils n'avaient d'autre résultat que le développement de l'esprit. Ils élèvent encore l'âme, la façonnent aux grandes choses et, de concert avec la religion, forment notre cœur à la vertu.

Oui, jeunes élèves, l'amour de l'étude, joint à celui de la religion, fait germer en nous ces précieuses semences dont Dieu nous a rendus dépositaires, et que nous devons, sous peine de faillir au mandat le plus sacré, faire fructifier en nous.

En aimant l'étude, n'avez donc pas seulement en vue d'agrandir le cercle de vos connaissances, proposez-vous un but plus noble encore et plus véritablement digne de vos hautes destinées, formez votre âme et votre cœur, non-seulement par la lecture des bons livres, mais encore par le souvenir toujours présent à votre esprit des excellentes leçons qui vous sont données, avec autant de conviction que de douceur, par le savant et vertueux aumônier de cette maison, Alors vous serez justes, humains et compatissants. Alors vous jouirez de la double satisfaction d'être heureux et de faire des heureux. C'est ainsi que vous comprendrez la vie, c'est ainsi que vous vous fortifierez contre ses vicissitudes devant lesquelles vous saurez tout-à-la-fois avec une noble humilité courber votre front et tenir haut et ferme votre cœur au niveau de sa dignité, en songeant que vous avez pour vous la Providence.

Outre ces nobles sentiments et ces mâles vertus, fruit de l'heureuse alliance de l'étude et de la religion, il est encore des jouissances qui, pour n'avoir que peu d'éclat, ont cependant leur prix, ce sont ces jouissances que l'on trouve dans l'amour pur et simple de l'étude, jouissances que l'on goûte au contact des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, qui viennent pour nous une de ces sociétés intimes au sein de laquelle nous vivons, à laquelle nous nous identifions, et qui est d'autant plus digne de nos vœux qu'elle est toujours pour nous sans amertume et sans déceptions.

Voyons, en effet, l'ami des lettres dans sa studieuse retraite, quel n'est pas son bonheur ! Réfugié au milieu des monuments de l'art d'écrire, il s'est dérobé au tumulte du monde pour goûter les charmes de la solitude ; et le silence l'environne. Mais que parlé-je de silence et de solitude ? Autour de lui sont accourus, non pas des ombres évoquées, mais des hommes doués d'une vie immortelle, présents en mille lieux à la fois, ils se livrent à lui néanmoins tout entiers. Ce Tite-Live que les étrangers cherchaient seul parmi les pompes de Rome est à lui, sinon sans partage, du moins sans réserve. Ce Montaigne dont le naïf et spirituel égoïsme sut jeter une si vive lumière sur les déceptions volontaires et toutefois irrésistibles de la vanité, renouvelle à son oreille ces confidences, ces malignes accusations, ces riens instructifs qu'il répandit, à pleines mains, dans un ouvrage vieilli de formes et rajeuni de grâces. Ce lieu si modeste est la plus majestueuse assemblée qui fut jamais, les destinées de l'âme et de l'univers s'y discutent solennellement.

En ces comices du génie, les âges de Périclès et d'Auguste donnent la main à l'âge de Napoléon. Plus d'intervalle de temps, plus de différence de patrie, ce conseil des rois de la pensée réunit tous les siècles, toutes les contrées, toutes les langues, tous les Gouvernements. Jamais rien de semblable ne s'offrit aux rêves sublimes de ce Platon, autrefois assis entre ses disciples qu'il pénétrait de l'enthousiasme de la vérité, maintenant surpris et charmé de se trouver à côté de Tacite et de Montesquieu dont la mâle raison plaît à son noble esprit. Là, que d'instruction à puiser, que d'admiration à concevoir, quel héritage à recueillir ! Pour la première fois peut-être, à l'ennivrement de l'orgueil s'est associée la perfection morale. Vives et pures jouissances que peuvent seules surpasser celles de la conscience et de la vertu. Bonheur inestimable et vraiment digne d'envie, puisqu'il prépare des imitateurs aux grands hommes et des appréciateurs aux grandes actions.

Je m'arrête, jeunes élèves, je ne veux pas retarder plus longtemps le bonheur que vous allez goûter en recevant des mains de tant de personnes distinguées, des mains de vos parents, et de vos maîtres des couronnes si bien méritées.

Non, je ne veux pas retarder ce moment qui, de leur propre aveu, fit toujours époque dans la vie des hommes illustres dont s'honore notre belle France, et en particulier cette héroïque terre du Quercy, patrie des Fénélon, des Murat, des Bessières et des Canrobert !

Oui, mes amis, estimez, vous aussi, bien haut les succès de votre jeune âge, ils vous soutiennent, vous encouragent, vous ouvrent la carrière et vous présagent pour l'avenir des récompenses plus sérieuses que la société décerne aux plus dignes.

En attendant ce triomphe, heureux résultat de vos constants efforts et des sages leçons de vos professeurs non moins habiles que dévoués, réjouissez-vous du présent, en songeant que vous faites, aujourd'hui, par votre supériorité dans ces luttes pacifiques de l'intelligence, le bonheur de ceux qui vous aiment ; vous allez être vous-mêmes témoins de leurs joies, quand ils vous entendront proclamer parmi les vainqueurs.

Le diriez-vous, cependant, jeunes élèves, au milieu même de cette allégresse générale, une pensée vient préoccupé mon esprit, c'est la perspective des dangers que vous aurez bientôt à courir, vous tous qui allez nous dire un dernier adieu.

Oui, mes amis, vous qui me connaissez encore à peine et auxquels cependant je me suis déjà profondément attaché, vous allez nous quitter. Désormais affranchis du joug salutaire du Lycée, vous allez entrer dans le monde. Là, deux routes s'ouvrent devant vous : l'une, dont les abords riants et faciles sont semés de fleurs, pourra vous séduire, méfiez-vous-en, croyez-moi, c'est le chemin du plaisir, il fera briller à vos yeux des illusions et des charmes, mais à côté sont ses rigneurs, et, tout enchanté qu'il est, il conduit à des abîmes, il conduit à la mort.

L'autre au contraire, dont les abords abruptes et rocailleux sont hérissés de ronces et d'épines, vous effraiera peut-être par son aspect, ne craignez rien cependant, ayez confiance, suivez-le, c'est le chemin du travail. S'il est rude, il n'a rien de périlleux, il exigera de vous, j'en conviens, des efforts et des sacrifices, mais, tout escarpé qu'il est, il a ses douceurs, il conduit à un Eden terrestre, il conduit à la vie.

C'est sur ce dernier, j'en ai la douce conviction, que vous fixerez votre choix ; les soins dont vous avez été

constamment entourés, les conseils que vous avez reçus, et vos dispositions, qui en sont le fruit, ne me permettent pas d'en douter. Une fois que vous y serez entrés, persévérez, marchez courageusement, marchez toujours dans cette voie, quel que aride et quelque difficile qu'elle vous paraisse, vous y trouverez, un jour, je vous l'assure, d'amples compensations, car le sentier du travail qui est aussi celui de la vertu, ne saurait vous conduire ailleurs qu'à la paix et au bonheur.

Et vous, jeunes enfants, vous qui devez nous rester encore, prenez de bonnes résolutions pour l'avenir promettez-nous cette docilité, cet amour de la religion et de l'étude dont je vous ai entretenus et qui seuls peuvent adoucir les amertumes de la vie.

Quant à nous, représentants de vos familles, nous vous promettons en retour un dévouement sans bornes, nous vous promettons, pour tout dire en un mot, des sentiments de père. Trop heureux si, pour prix de nos efforts, nous recevons la plus belle des récompenses, celle d'avoir fait de vous, un jour, des hommes utiles et surtout des hommes franchement religieux, des hommes de bien.

**Nouvelles Étrangères.**

(Correspondances Havas et Bayvet).

**ITALIE.**

On écrit de Turin, 14 août :  
« Le ministère ne publie à peu près aucune nouvelle de Sicile ; c'est un tort, car ce silence inquiète ses amis et encourage ses adversaires.

« S'il fallait en croire les journaux avancés, Garibaldi ferait les plus grands progrès, tandis qu'au contraire des correspondants dignes de foi assurent que l'indiscipline des volontaires mécontente la population.

« Mazzini, qui n'a pas une grande confiance dans les talents politiques de Garibaldi, a placé auprès de lui des républicains italiens et étrangers qui le dirigent et le dominent. On croit que Mazzini est arrivé maintenant à Lugano.

« M. Rattazzi vient d'être obligé de frapper encore un fonctionnaire qui a méconnu son devoir, il a mis en disponibilité M. Marco, ex-député d'Ivrée, qui, tout conservateur qu'il est, a reçu Garibaldi à Caltanissetta avec des honneurs vraiment royaux.

« Les hommes du parti d'action prennent, chaque jour plus d'audace ils ont envoyé, dit-on, des lettres anonymes contenant des menaces de mort contre les généraux Rizzo, Sirtori et autres qui désapprouvent leur ancien chef.

« Le bruit court que les républicains allemands vont se rendre auprès de Garibaldi pour le prier de se joindre à un mouvement unitaire allemand.

« Les dernières nouvelles du midi sont peu rassurantes ; il paraît que le nombre des volontaires augmente. Il y a eu une manifestation garibaldienne à Catane ; on dit même que l'on constate des symptômes de désordre à bord de l'escadre italienne.

Rome, 15 août.

Hier et aujourd'hui, il y a eu une illumination générale à l'occasion de la fête de l'Assomption. — Ce soir, deux orchestres ont joué devant le cercle des officiers français splendidement illuminé pour la fête de l'Empereur. La foule était immense. Calme parfait.

Un Te Deum a été chanté, ce matin, à l'Eglise Saint-Louis des français. Le marquis de Lavalette, le général de Montebello et tout l'état-major français y assistaient. — A midi, le Pape a donné, selon l'usage annuel, la bénédiction à sainte Marie-Majeure. Sa Sainteté a été fort acclamée.

**POLOGNE.**

On mande de Varsovie que le marquis Wielopolski vient d'échapper à une nouvelle tentative d'assassinat dirigée contre sa personne. C'est son fils cadet qui s'est emparé de l'assassin, lequel est un lithographe nommé Riszonce.

— Jaroszyński a été condamné à mort. Les débats du procès de l'assassin ont été publiés.

M. Sigismond Wielopolski, fils aîné du marquis, a été nommé président du Conseil municipal de Varsovie.

**AMÉRIQUE.**

New-York, 7 août.

Le général Mac-Clellan a fait une forte reconnaissance jusqu'à Newmarket à dix mille de Richmond. Là il a rencontré deux régiments confédérés qui ont pris la fuite après un léger engagement laissant entre ses mains cent prisonniers.

L'évacuation de Richmond n'est pas confirmée. Le gouverneur de Rhode Island lève des régiments de nègres.

Change, 126, Agio sur l'or, 14 1/4. Coton 47 7/8 à 48 1/4.

Pour extrait : A. LAYTOU.

**Paris.**

19 août.

Il y a eu hier conseil des Ministres, au Palais de Saint-Cloud, sous la présidence de l'Empereur.

— La fête de l'Empereur, malgré quelques instants de pluie, a été célébrée à Paris avec une grande magnificence et au milieu d'un concours immense de monde. Dès 6 heures du matin, le canon des Invalides a annoncé le commencement des réjouissances, et des distributions de secours très-abondants ont été faites aux indigents dans les 20 arrondissements.

— Dans la journée, l'Empereur et l'Impératrice se sont proménés dans Paris, en voiture découverte, et ont été accueillis partout par des acclamations enthousiastes.

— On croit toujours que le départ de Sa Majesté l'Empereur pour le camp de Chalons est fixé au mardi 19 août.

Après un court séjour au camp, où de grandes manœuvres auront lieu, S. M. l'Empereur reviendra à Paris et partira avant la fin du mois pour Biarritz avec S. M. l'Impératrice.

— Son Excellence M. Billault est parti lundi pour sa propriété des Grésillères, en Bretagne.

— Le Conseil d'état vient d'entrer en vacances pour deux mois.

— Il n'y a rien d'exact dans le bruit rapporté par un journal hebdomadaire, d'une visite que le roi de Prusse ferait prochainement à l'Empereur des Français, soit au camp de Chalons, soit au château de Compiègne.

**REVUE AU CHAMP-DE-MARS.**

Les troupes, réunies sous le commandement en chef de S. Exc. le maréchal Magnan, commandant le premier corps d'armée, présentait un effectif de 105 bataillons, 37 escadrons, 20 batteries attelées, un équipage de ponts et 2 compagnies du train des équipages militaires.

L'infanterie, formée en colonnes par brigade et par bataillons, serrés en masse dans chaque brigade, était établie sur une ligne appuyant sa droite à l'École militaire, et présentant, dans la longueur du Champ-de-Mars, 21 têtes de colonnes, dont 10 de la garde nationale, 5 de la garde impériale et 6 du 1<sup>er</sup> corps d'armée.

La cavalerie était formée en bataille sur trois lignes faisant face à l'infanterie.

Les batteries d'artillerie formées sur une seule ligne, à l'extrémité du Champ-de-Mars, du côté de la Seine, faisant face à l'École militaire, avaient, en deuxième ligne, l'équipage

des ponts de la garde impériale et les compagnies du train des équipages militaires de la garde et de la ligne.

L'Empereur, venant de Saint-Cloud, est arrivé à 2 heures précises, et a été reçu à la tête du pont d'Iéna par S. A. I. le Prince Napoléon, par LL. EE. le Maréchal Ministre de la guerre, le Maréchal commandant le 1<sup>er</sup> corps d'armée et commandant en chef toutes les troupes présentes à la revue, le Maréchal commandant la garde impériale, et par le Général de division commandant supérieur des gardes nationales de la Seine, qui attendaient Sa Majesté avec leurs états-majors, et un grand nombre d'officiers généraux et d'officiers étrangers.

L'Empereur a parcouru successivement le front de toutes les lignes de troupes, puis il est venu se placer devant le pavillon central de l'École militaire.

A quelque distance de l'Empereur, S. A. I. le Prince Impérial, à cheval, accompagné de son écuyer, puis l'Impératrice en calèche découverte, ont passé devant les troupes; l'Impératrice a pris place au balcon des grands appartements de l'École militaire; S. A. I. le Prince Impérial s'est mis à la gauche de l'Empereur.

L'Empereur a ordonné de commencer le défilé, qui s'est opéré avec la plus grande régularité par bataillons, serrés en masse, pour l'infanterie; par escadrons, pour la cavalerie; et, par compagnie, pour le train des équipages. Le défilé était terminé à cinq heures.

Leurs Majestés ont quitté l'École militaire, escortées, jusqu'au pont d'Iéna, par les maréchaux et les officiers généraux qui avaient assisté à la revue. Elles ont été saluées à leur départ, comme à leur arrivée, et pendant le défilé, par les plus vives et les plus chaleureuses acclamations.

Aucun accident n'a troublé cette belle fête militaire, qui a été favorisée par le temps, et dans laquelle la garde nationale et l'armée ont fait éclater à l'envi les excellents sentiments qui les animent, et leur dévouement à la personne de l'Empereur.

L'Empereur a chargé le maréchal Magnan de témoigner son entière satisfaction à la garde nationale de Paris et aux troupes de la garde impériale, et du 1<sup>er</sup> corps qui ont défilé devant lui.

Pour extrait : A. LAYTOU.

La Banque de Capitalisation reçoit en participation dans ses opérations financières toutes sommes qu'elle qu'en soit l'importance. — Les bénéfices sont répartis tous les mois, les fonds peuvent être retirés aux mêmes époques. — Intérêts élevés et constants, disponibilité du capital, tels sont les avantages que procure l'union des capitaux centralisés par cette Banque. — Le compte-rendu du semestre écoulé et la circulaire explicative des opérations sont adressés franco sur demande. — Adresser les fonds par la poste ou les verser dans les succursales de la Banque de France au crédit de MM. SANDRIER et C<sup>o</sup>, rue du Conservatoire, n° 14 à Paris.

**A GAGNER GROS LOTS DE 100,000 francs**

25,000 fr., 10,000 fr., etc.  
Tirages, dimanche 31 août, — lundi 1<sup>er</sup> septembre, et autres prochains tirages. GRANDES LOTERIES, (lots de 100,000 fr., — 25,000 fr., — 10,000 fr., etc.)  
Adresser au directeur du Bureau-Exactitude, rue de Rivoli, 68, Paris (en mandats de poste ou timbres-

poste.) dix fr. pour recevoir dix francs de billets, assortis, faisant participer à toutes les chances de gain des tirages commençant le 31 août par celui de St Point (nouvelle grande loterie à 25 centimes le billet et aux 306 lots en espèces, gros lot 100,000 fr.)

**Théâtre de Cahors.**

Jeudi, 21 août 1862.

Pour la 2<sup>e</sup> représentation de

**M. PUGET HAYDÉE**

Opéra-comique en 3 actes.

On commencera par

**UN TIGRE DU BENGAL**

Vaudeville en un acte.

Les portes et les bureaux seront ouverts à 7 heures. — On commencera à 8 heures.

**VILLE DE CAHORS.**

Marché aux grains. — Mercredi, 20 août 1862.

	Hectolitres exposés en vente.	Hectolitres vendus.	PRIX moyen de l'hectolitre.	POIDS moyen de l'hectolitre.
Froment..	315	118	24 <sup>1</sup> / <sub>83</sub>	78 k. 240
Maïs.....	32	»	»	»

**BULLETIN FINANCIER.**

**BOURSE DE PARIS.**

	Au comptant:	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour 100 .....	68 85	»	»	»
4 1/2 pour 100 .....	98	»	»	»
19 août.				
Au comptant:				
3 pour 100 .....	68 85	»	»	»
4 1/2 pour 100 .....	98 40	»	40	»
20 août 1862.				
Au comptant:				
3 pour 100 .....	68 95	»	40	»
4 1/2 pour 100 .....	98 50	»	40	»

**ÉTAT CIVIL DE LA VILLE DE CAHORS**

*Naissances.*

- 14 août. Tournier (Marie).
- 17 — Pendaries (Jean).
- 19 — Delpérié (Gabrielle-Louise-Henriette.)
- 20 — Mignot (Anne).

*Mariages.*

- 14 — Arnaudet (Géraud), cultivateur, et Montagnac Marguerite.
- 19 — Delfour (Louis), chef de bureau, et Bataille (Marie-Antoinette-Alexandrine-Dorothee)
- 20 — Cambornac (Etienne), cultivateur, et Courdesse (Jeanne).

*Décès.*

- 14 — Sastres (Suzanne), 3 ans.
- 14 — Roufflé (Antoinette), 52 ans.
- 14 — Laval (Marie), 15 jours.
- 16 — Layton (Félix Guillaume), 23 mois.
- 16 — Barancy (Marguerite-Paule), 71 ans.
- 17 — Mignot (Louise), naturelle, 19 ans.
- 17 — Enfant du sexe masculin né-mort des époux Vergnes et Pou, et
- 17 — Bose (Jules), naturel, 24 jours.
- 17 — Lagarde (Angèle), sœur Carmélite, 30 ans.
- 18 — Lavergne (Louis), 2 mois.
- 18 — Estrabot (Marie), 18 ans.
- 19 — Enfant du sexe féminin présenté sans vie des époux Filsac et Massip.
- 19 — Cubaynes (Jean-Pierre), 16 mois.

Pour tous les articles et extraits non signés : A. LAYTOU.

**31 AOUT 25 CENTIMES LE BILLET Gros Lot 100000 FR**

LOTÉRIE DE ST-POINT autorisée pour toute la France, CAPITAL, UN MILLION  
306 LOTS DE 100000 fr., 10000 fr., 5000 fr., 2000 fr., 1000 fr., etc., etc.

IRRÉVOCABLEMENT FIXÉ PAR L'AUTORITÉ  
Le Billet de 25 cent, participe à toutes les chances de gain des 306 Lots, — et peut même gagner à trois tirages les trois gros lots de 5,000 fr., 10,000 fr., 100,000 fr. — Il est dont exact de dire :

**TIRAGE 115000 FRANCS A GAGNER POUR 25c.**

TOUS LES LOTS EN ESPÈCES BUREAU-EXACTITUDE (LOTÉRIES). — Pour recevoir (dans les départements) pour DIX FRANCS de BILLETS des GRANDES LOTÉRIES (tirages 31 août et 1<sup>er</sup> septembre) adresser (mandat de poste ou timbres-poste) DIX FRANCS au directeur du Bureau-Exactitude, rue Rivoli, 63, (PLACE HOTEL-DE-VILLE), PARIS.

**Morto-Insecto**

Pour détruire instantanément les PUCES, PUNAISES, FOURMIS, CHENILLES et tous autres insectes. Emploi facile et peu coûteux. Prix du flacon, 50 cent. — Dépôt, rue de Rivoli, 68, chez R. JULIEN, et dans les premières Maisons de Pharmacies, Drogueries et Epicerie du département. — Se défier des contrefaçons et imitations. On expédie en France et l'Étranger.

**Institution FAGET.**  
Rue du Lycée, n° 20, à Toulouse.

Le premier septembre, reprise des cours préparatoires aux deux baccalauréats. — N. B. Depuis le premier novembre 1860, 142 candidats sont sortis de la maison bacheliers ès-lettres ou ès-science. — L'institution compte en outre dix admissions à l'École impériale militaire de St-Cyr.

**EXTRAIT ANTI-RHUMATISMAL**

de SARRAZIN-MICHEL, d'Aix  
Guérison sûre et prompt des rhumatismes aigus et chroniques, goutte, lumbago, sciaticque, migraines, etc., etc.  
10 fr. le flacon, par 10 jours de traitement. Un ou deux suffisent ordinairement.  
Dépôt chez les principaux Pharm. de chaque ville.

**A VENDRE UNE CUVE**

en très bon état, avec trois cercles en fer et trois cercles en rodes, décuivant de 45 à 50 barriques de vin.  
S'adresser à M. le comte d'Armagnac, rue Fleurens n° 7.

**L'ÉLECTRICITÉ**

Est le seul traitement moderne et efficace contre une foule d'affections RHUMATISME, PARALYSIE, NEURALGIES, ASTHME, et toutes les souffrances de l'organisme  
**LA BROUSSE VOLTA-ÉLECTRIQUE**  
du Docteur HOFFMANN (de Berlin).  
Journallement employée par les autorités de la science médicale, est le seul appareil bon marché dont tout le monde puisse se servir sans aucun préparatif, sans secousse et sans danger. Elle rend très vite la chaleur, la sensibilité, et le mouvement; les cas de guérison chaque jour constatés sont considérables.  
A Paris, chez L. BRANDUS, boulevard Bonne-Nouvelle, 33, Paris.  
Prix: 20 f. ajouter 50 c. pour recevoir FRANCO, en province, contre mandat de poste

Le propriétaire-gérant, A. LAYTOU.